

LETTRE

DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores.
Il châtie les mœurs en buvant.

Sur le décret qui nous fout des assignats de 5 liv. pour 100 millions en remplacement des assignats de 2000 & de 1000 liv., qui seront supprimés.

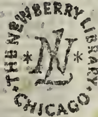
ENfin les bougres de marchands d'argent viennent de recevoir encore un bon soufflet. Enfin on va donc casser la gueule à toutes ces bavardes de cloches qui nous étourdissaient par leur boucan sempiternel ; & c'est dans le creuset qu'on va couler ces énormes carillons, vrais fléaux des malades, pour en pétrir de bons patards qui nous donneront une musique moins bruyante, mais, foutre beaucoup plus utile. Nous allons avoir de même de petits assignats de 5 livres, & je m'en réjouis : car foutre, il est vraiment honteux de voir le tripotage de ces insatiables agioteurs qu'on de-

vrait renfermer avec des tas d'or, & ne leur pas donner d'autre fricaſſée.

L'autre jour avec ma vieille caboche, j'entendis à la ſociété des amis de la Conſtitution, un petit bougre qui nous dit de très-bonnes raiſons à l'occaſion des aſſignats. (C'eſt un député patriote.) On me dit qu'il s'appelait *Louis de Gouy*. Il défila ſi bien ſon chapelet en faveur du peuple que j'en fus bien ſatisfait. Je me ſouviens qu'il prêcha dans le tems le premier pour les petits aſſignats; il annonça bien qu'on ſerait forçé d'en faire de 6 livres, que ſans cela nous ſerions foutus; & on y eſt venu.

En effet, diſait-il, l'argent n'a pas foutu le camp tout ſeul comme des hirondelles. Les fuyards en ont empoché, mais tout le reſte eſt dans le royaume. Les uns le ſerrent de peur d'être forcés à en acheter, & les autres l'accaparent pour le vendre bien cher, comme de foutus frippons, au peuple qu'ils pillent; de ſorte qu'une frayeur diabolique d'un côté, qu'une avidité très-active de l'autre, bouchent tous les canaux de la circulation, & fait jouer tous nos bougres d'écus à la cachette.

Quel eſt, foutre, le moyen de les forcer de ſortir de leur niche? C'eſt de ſavoir s'en paſſer, de ne plus en avoir beſoin, de les oublier comme ſi on n'en avait jamais vu. Et quel eſt le moyen de ſe paſſer d'écus & de ceux qui les vendent? c'eſt d'avoir une petite monnaie de papier qui ſoit propre à tous nos beſoins, & avec laquelle les pauvres bougres pourront acheter leurs petites proviſions, & ſe foutre des marchands



d'argent comme de colin tampon. Ces pillards effrontés feront bien attrapés , foutre , avec leur damnée vaiffelle quand tout le monde leur tournera le cul.

Alors les bons citoyens, qui en gardent pour leur ufage , n'en ayant plus befoin non plus , grace aux petits affignats, ne s'en foucieront pas plus que du grand diable vert. Ils donneront la volée à leurs vieux écus entaffés pour en retirer l'intérêt , & alors tout le monde en aura comme s'il en pleuvait , foutre.

Alors auffi les ouvriers , ces utiles & refpectables citoyens , renvoyés des atteliers , des manufactures , des fabriques , parce qu'on n'a morbleu pas de monnaie à leur foutre comptant dans la patte , y feront rappelés , travailleront & ne mourront pas de faim. Leur befogne fe vendra aux étrangers qui nous donneront auffi leurs écus qui augmenteront notre magot.

Ainfi j'invite , maintenant que l'Affemblée a goûté toutes ces raifons, tous les artiftes intelligens à offrir leurs fervices pour la prompte expédition des monnaies & la fabrication encore plus prompte des petits affignats , & pour caufe ; car on ne fait pas quel mal ferait à la France une lenteur très-dangeureufe dans cette grande & utile opération. Il faut efpérer que le diable ne fera pas toujours à notre porte , ou bien nous lui foutrons la gueule en compotte.

La lettre fuivante de plufieurs braves citoyens anglais , qui écrivent aux amis de la Conftitution Françaife , m'a fait trop de plaifir pour ne pas la don-

per toute entière. *Père Duchêne* s'honore de foutre dans sa Feuille un pareil témoignage de concorde & de fraternité. Ah ! si tous les hommes de la terre voulaient s'entendre, ils sont tous frères, puisqu'ils sortent tous du même père, & ils ne seraient pas assez jeanfoutres pour se détester. Voilà la lettre traduite de l'anglais.

MESSIEURS,

Nous aurions dû, depuis long-tems, vous accuser la réception de la lettre infiniment honnête que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser il y a quelques mois. Nous vous aurions répondu sur-le-champ, si la séance de notre Société se fût trouvée assez nombreuse pour rendre notre réponse digne de vous être présentée.

Les amis de la Révolution en Angleterre ne peuvent que se croire honorés au plus haut degré, en apprenant que leur établissement en Société a donné l'idée de former en France de semblables associations, dont la base est la liberté, & parmi lesquelles nous distinguons particulièrement la Société des Amis de la Révolution Française, séante à Marseille. Ils savent combien ces associations sont utiles dans toutes les régions de la terre, pour soutenir l'esprit de la liberté, & sur-tout en France, & dans ce moment décisif, où les plus grands efforts de sa part sont aussi nécessaires que dignes de louange.

Oui, Messieurs, que les hommes vertueux & libres s'unissent, & forment une ligue sacrée ; ils chasseront

le vice en le couvrant de honte, & banniront le defpotifme de l'univers.

L'union générale que forment dans la nation françaife les citoyens & les foldats animés du même efprit, cette union fi chère aux amis de la liberté, & fi odieufe aux partifans du defpotifme, qu'elle remplit d'effroi, n'a qu'à fe conferver dans fa pureté & dans fa vigueur primitives, pour affurer fa liberté, & par conféquent le bonheur de votre vafte empire. Qu'elle produife ce falutaire effet, & qu'elle étende fur tout l'univers fon heureufe influence : c'eft, croyez-nous, Meffieurs, le plus ardent de nos defirs.

Quelque jeune que foit votre liberté, fa voix eft forte, fes traits font beaux, fa ftature mâle & robufte. La jufte proportion & l'harmonie de fes membres nous affurent que votre Hercule enfant eft doué, dès fon berceau, d'une faine conftitution, & d'une force capable d'étouffer ce monftre à trois têtes, qui règne fur les malheureux humains : la tyrannie monarchique, ariftocratique & eccléfiaftique. En remportant cette victoire, vous écraferez, ou plutôt vous avez déjà écrafé l'infupportable orgueil des nobles & des prêtres, foutiens & agens du defpotifme, dont on peut même dire qu'ils conftituent l'effence.

En détruifant ainfi la tyrannie, vous avez légitimé la monarchie qui, pour la première fois, eft devenue une portion légale du gouvernement français. Sanctionnée par le confentement de tous, elle remplit dans votre conftitution un rôle honorable pour elle-même & falutaire pour les peuples.

La nation françaife ainfi renouvellée & ainfi unie

pour le maintien de la liberté, il n'eſt aucune coalition des uſurpateurs monarchiques, ariſtocratiques & eccléſiaſtiques de la ſouveraineté du peuple, qui puiſſe vous ravir vos droits légitimes. Quelles que ſoient la malice & la noirceur de ces ennemis de toute ſociété, ils n'ont aucun principe ſur lequel puiſſe s'établir entr'eux une confédération ſtable. Leur faibleſſe intrinſèque, dont ils ont tous le ſentiment intime, déconcertera toujours leurs combinaiſons les plus profondes, & elles ne feront qu'accélérer, au-lieu de retarder les conſéquences qu'ils redoutent le plus.

Ainſi donc, malheur à toute nation qui s'efforcerait de troubler la Conſtitution que vous avez établie; & honte, honte même à notre contrée, ſi elle en feſait la tentative! Ce n'eſt point à des Anglais, de tremper dans une conſpiration contre la liberté. Ce n'eſt point à des Anglais, qui ne peuvent que ſe rappeler la folie de leurs anciennes guerres contre la France, cauſées par les vaines prétentions féodales de leurs rois normands, de ſe plonger de nouveau dans toutes les horreurs d'une guerre, pour ſoutenir, en faveur des autres, des prétentions fondées ſur cet abominable ſyſtême; & il ne peut être ni de l'intérêt ni de l'honneur des Anglais, de juſtifier en aucune manière, par leur conduite, dans cette occaſion, l'arrogance que leurs ancêtres déteſtèrent dans Louis XIV, lorſque, ſoutenant la cauſe du roi Jacques, il s'efforça de renverſer la Conſtitution de la liberté, établie par notre glorieuſe révolution de 1688.

Nous nous flattons, Meſſieurs, que l'aveu de ces ſentimens de notre part ne ſera point déſagréable à la ſociété des amis de la Conſtitution, ſéante à Marſeille, département des Bouches du Rhône, dont la correſpondance nous enorgueillit, & nous pénètre de reconnaiſſance.

Nous ſommes, Meſſieurs, &c.

Liſez donc cette lettre, monſtres d'ariſtocrates, & pénétrez-vous bien de ſes principes. Mais vous aimerez mieux lire un jeanfoutre de *Royou* qui vous abrutit, un *Deroſoi* qui vous avilit l'ame, que de vous pénétrer des grandes vérités annoncées par des étrangers à tous les imbécilles de la France qui ne veulent pas ouvrir les yeux à la lumière.

Entendez-vous, mille millions de tonnerres, ces vieux amis de la liberté, nous raſſurer ſur la confédération que voudraient tenter des hiboux qui déſireraient nous précipiter dans la nuit qu'ils aiment.

Que ferez-vous pour nous vaincre, malgré les efforts que JE SAIS que vous faites au-dehors. Il faudra, foutre, que ce ſoit un COMBAT A MORT, que le diable vous extermine, ou que la France diſparaiſſe de deſſus le globe. Quoi, vous ne craignez pas de réveiller encore ce géant, qui la première fois ne vous a foutu que des chiquenaudes, & qui cette fois vous étoufferait dans ſes bras nerveux.

Oui, malheur à ceux qui chercheront à nous trou-

bler ; ils apprendront ce que vaut un peuple valeureux & fier, qui ſait ſe battre pour la liberté. Nos combats d'autrefois étaient préparés par le caprice de nos rois ; maintenant nous défendrions notre propre cauſe.

Braves Anglais ! ah combien vous aime le *père Duchêne* ! Il voit avec plaiſir , que ceux qui parmi vous chériſſent la liberté , rougiraient ſi votre nation faiſait des tentatives pour aider à nous vaincre. Non, non , vous ne vous couvrirez pas de cette honte aux yeux de l'univers. Chers Anglais , frères & amis ; vous êtes nos maîtres en liberté, vous ſeuls nous avez tracé le chemin pour la conquérir ; & après nous avoir indiqué les moyens de faire faire la cabriole à nos tyrans , le deviendriez-vous vous-mêmes ? Non , vous vous réunirez à nous , nous ſerons invincibles. Si vos grands s'y refuſent , nous vous y invitons. C'eſt de peuples à peuples que nous traitons , & jamais ainſi nous ne nous éventrerons. Notre cauſe eſt la vôtre , elle eſt celle de tous les hommes qui reſpirent. Que cette époque ſoit celle de l'anéantiſſement des deſpotes, & que le monde entier ſoit à jamais heureux & libre.

Signé , le plus véritable des véritables Père DUCHÊNE , Md. de fourneaux.

A PARIS , de l'Imprimerie de CHALON ; rue du Théâtre Français. 1791.